

« CHIMÈRE »,
de Alba Ombieri



Dans la pénombre, je les guette. Ils ignorent ma présence. Parfois, je les croise, je les frôle, sans qu'ils réalisent qu'ils ont devant eux la créature immonde qu'ils ont contribué à créer. Ils se repaissent des bonheurs du quotidien comme on se goinfre, avec pour seul objectif de combler la vacuité de leur existence.

Aujourd'hui, je me dresse devant les coupables avec l'apparence de la Justice. Celle des Hommes a détourné les yeux. Celle de la Chimère ne souffrira aucune compassion.

*

Le corps était fermement maintenu par du fil de fer à la grille en fer forgé de l'école élémentaire Camille Claudel. Une large auréole carmin étoilait le chemisier blanc de la victime, qui s'était vidée de son sang sur place, comme en témoignait le sol rougi à ses pieds. Ses longs cheveux, où scintillaient des fils d'argent, dissimulaient en partie son visage exsangue. Une couronne de barbelés lui ceignait la tête. Suspendu à quelques centimètres du sol, les bras écartés, tel une figure christique, le corps paraissait léviter.

L'officier chargé de figer la scène réprima un frisson et passa entre ses doigts la médaille de Saint Jean-Baptiste qu'il ne quittait jamais. Il reporta son attention sur les premiers passants qui affluaient autour du cordon de sécurité. Prévenu par la salle de commande, l'Officier de Police Judiciaire avait immédiatement saisi le procureur de la République. Maintenant, il attendait de pied ferme l'équipe de la Crim que ce dernier avait dépêchée sur place.

Un large périmètre de sécurité préservait la scène de toute pollution mais également du voyeurisme des passants. Heureusement, l'école flambant neuve se situait au bout d'une impasse aux abords en friche. Bientôt, de part et d'autre de l'artère qui y menait, se dresseraient des lotissements à l'américaine où toutes les maisons, identiques et parfaitement alignées, accueilleraient un bonheur standardisé et utopique.

Les lueurs d'un gyrophare teintèrent de bleu les arbres fraîchement plantés sur les bords de l'avenue Jean Jaurès, au bout de laquelle se situait l'établissement scolaire. Le véhicule était suivi de près par la camionnette de l'Identité Judiciaire.

L'Officier était ravi de passer la main à des collègues mieux formés aux techniques d'investigation. Maintenant que l'équipe était là, les choses sérieuses allaient pouvoir commencer.

*

Où suis-je ?

Mon esprit tourne à plein régime mais je n'ai aucune prise sur mon corps. Je me laisse un court instant envahir par la panique avant de reprendre le dessus. À chaque battement de cœur, une pulsation douloureuse envahit ma boîte crânienne, dardant des lames chauffées à blanc derrière mes paupières. Réguliers comme un métronome, les élancements partent de l'arrière de ma tête, en suivent la courbure puis dévalent le long de mon front, rebondissant sur mes pommettes pour terminer leur course le long de mes mâchoires. Mes membres engourdis laissent présager que je suis ici depuis un long moment.

Il fait froid et humide. Je perçois des bruissements et des murmures autour de moi. Des gens discutent, quelque part. J'identifie le timbre grave de deux hommes et celui, suraigu, d'une femme en panique. Je ne comprends pas les paroles qu'ils échangent. Ils paraissent si loin...

Je puise toute l'énergie qui brûle au fond de moi, dans les tréfonds de ce corps qui n'est plus qu'un poids mort. Peine perdue. Je ne réussis à émettre qu'un infime borborygme, probablement inaudible.

Mes derniers souvenirs remontent à mon départ de la clinique, tard dans la nuit. Un courant d'air dans mon dos. Une sensation de piquûre. Puis, le néant.

J'ai été droguée. J'espère que l'effet se dissipera bientôt mais, en cet instant, je suis à la merci de quiconque me voudrait du mal. Et ça, je ne l'accepte pas.

Je m'appelle Léa Dhennin, j'ai quarante-sept ans, et la vie ne m'a pas fait de cadeau.

Qu'on se le dise, je ne suis pas du genre à abandonner.

*

J'ai glissé mes pas dans les siens depuis des semaines. De l'instant où elle quittait son domicile pour se rendre au travail à celui où elle verrouillait sa porte pour la nuit. Dans l'ombre, je scrutais ses moindres faits et gestes. Elle me saluait de la tête, sans réellement me prêter attention, sans imaginer une seconde que j'étais le bras armé de son déclin. C'est le propre des égoïstes, de ne penser qu'à leur petite personne.

Comme les autres, je l'ai eue. Alors que la pleine lune nimbait le parking de l'hôpital d'une lumière évanescence, j'ai pris un instant pour détailler son beau visage. Empreint de douceur, il ne donnait à voir que candeur et dévouement. Mais il ne faut jamais se fier aux apparences, n'est-ce-pas ?

À cause de cette salope, ma vie a pris fin. J'ai cessé d'exister peu à peu, comme une bougie qui s'éteint, alors qu'elle faisait carrière et profitait de son statut pour devenir quelqu'un. Mais, Comme les autres, elle subira mon courroux. Comme les autres, elle implorera mon pardon. Et elle subira le martyre qu'elle m'a infligé avant de crever.

*

Une petite femme à l'air hagard entra dans la salle d'attente du cabinet médical. Du bureau d'accueil situé au fond de la pièce, Monique, la secrétaire, détailla la nouvelle venue avec condescendance, s'attardant avec un air dégoûté sur sa piètre apparence. Monique était à elle seule l'amalgame des pires clichés qui circulaient sur la profession, de la tenue au maquillage, en passant par les escarpins à talons.

Pourquoi diable le docteur Duquesnoy avait-il ajouté cette femme à son emploi du temps surchargé ? Il répétait inlassablement qu'il était surbooké !

Une curiosité malsaine l'amena à consulter la fiche nominative de la base de données. Cinquante-huit ans ? On lui en donnait facilement dix de plus !

Elle s'adressa à la patiente d'un air dégagé :

— Madame Alghieri ? Le docteur Duquesnoy va vous recevoir dans un instant. Vous pouvez vous installer.

Elle lui indiqua la rangée de sièges en plastique blanc brillant avant de se remettre à un travail imaginaire nécessitant qu'elle pianote vite et fort sur le clavier de son ordinateur, pour donner l'illusion qu'elle était débordée.

Madame Alghieri, l'air de rien, s'était installée, sac sur les genoux, pieds ramenés sous l'assise de la chaise. Les yeux dans le vague, elle fixait sans la voir la seule plante verte qui donnait un semblant de vie à la pièce d'une froide impersonnalité tout en marmonnant des propos que la secrétaire n'entendait pas.

Monique était habituée aux profils particuliers des patients du docteur, mais cette femme-là n'était pas nette, elle en aurait mis sa main au feu !

Une porte s'ouvrit sur un jeune homme qui paraissait n'avoir pas encore trente ans. Grand et athlétique, ses cheveux ondulés et ses traits fins lui conféraient un physique de séducteur. Ses yeux noisette possédaient un je-ne-sais-quoi d'envoûtant qui ne laissait personne indifférent.

— Madame Alghieri, entrez, je vous en prie... l'invita-t-il en joignant le geste à la parole.

La femme se glissa sans un bruit devant lui, inexistante, sans même jeter un regard au médecin. Avant de refermer la porte, le docteur s'adressa à sa secrétaire, qui le dévorait des yeux :

— Je ne veux être dérangé sous aucun prétexte. C'est bien compris, Monique ?

Elle acquiesça, déstabilisée. Le ton était inhabituel.

Décidément, quelque chose ne tournait pas rond avec cette nouvelle patiente.

*

La pluie commença à tomber au moment où le capitaine Lebras descendit de la voiture banalisée. Il fronça les sourcils en observant le ciel et se dirigea vers l'équipe de l'Identité Judiciaire qui s'affairait à sortir une tente de protection pour préserver le corps de la pluie. Un sourire imperceptible s'afficha sur son visage fatigué. Les types connaissaient leur boulot et son intransigeance.

Lebras serra la main de l'OPJ qui venait de le rejoindre et entra dans le vif du sujet :

— Des infos à nous filer ?

— Adeline Mercier, la directrice de l'école. C'est aussi l'enseignante de ma fille... Comment je vais lui annoncer que sa maîtresse est morte ?

Le capitaine le gratifia d'une main sur l'épaule en signe de compassion et se rendit au chevet du cadavre, où il retrouva Camille, qui avait rejoint le groupe quelques mois auparavant.

Camille Langlois était une jeune femme aux cheveux d'un roux flamboyant, coupés à la garçonne. Ses yeux espiègles et son nez mutin, constellé de taches de rousseur, la rendaient immédiatement sympathique. Sous ses airs de fée irlandaise, elle ne s'en laissait pas conter et avait gagné le respect du reste de l'équipe. Avec Adrien Lebras, ils formaient un duo atypique. Au commissariat, on les avait très rapidement surnommés « les inséparables ».

Camille examinait le corps, veillant à ne pas déranger les hommes en blanc qui effectuaient les premiers prélèvements.

— Je ne t'apprends rien si je te dis qu'elle a été mise à mort sur place, commença-t-elle en désignant la flaque brune. Ce qui m'interpelle, c'est la posture. Ça a quelque chose de quasi religieux : les bras en croix, la couronne d'épines en barbelés. Et puis, renifla-t-elle, il y a cette odeur... Tu la sens, toi aussi ?

Le capitaine acquiesça, circonspect :

— Notre bonhomme n'a pas l'air d'en être à son coup d'essai. C'est trop... méticuleux.

— Notre bonhomme... ça pourrait tout aussi bien être une femme !

Lebras leva les yeux au ciel, habitué aux allusions féministes de sa collègue.

— Ne jamais sous-estimer le pouvoir des statistiques, Camille... Jamais.

*

Ma léthargie involontaire se résorbe peu à peu. Mon esprit est plus acéré et je suis désormais capable de bouger mes membres. Enfin, mes yeux acceptent de s'ouvrir.

Des parois rocheuses luisantes d'humidité délimitent un vaste espace. D'un côté, je distingue une sorte de guérite montée en parpaings d'où s'échappe, malgré la porte close, une luminosité de bloc opératoire. Le reste de la cavité, car il paraît évident que je suis enfermée sous terre, est plongée dans une obscurité partielle à laquelle je m'habitue peu à peu. Je suis allongée sur un lit de camp, dans une cage qui n'est pas sans rappeler celles que l'on trouvait autrefois dans les cirques. Trois de ces cellules sont disposées autour d'un fauteuil central, surmonté d'un lustre à pampilles qui dénote avec le lieu. Il distille une faible lumière qui s'efface au fur et à mesure que le regard se perd dans le lointain, avalée par les ténèbres.

Je réalise que je ne suis pas seule. Dans la cellule à ma gauche, un homme, assis au bord de son lit, annonce des propos inintelligibles. Il n'a pas l'air de m'avoir vue.

— Vous savez où nous sommes ?

Il tourne son regard émacié vers moi, l'œil morne et tombant, avant de hausser les épaules et de retourner à sa litanie.

— Eh, vous, là-bas ! Je vous parle !

Aucune réaction. Le pauvre type est certainement sous l'effet de psychotropes. Je tente toutefois une dernière question.

— Vous vous appelez comment ?

Silence. Je sens poindre une sourde colère au fond de moi. Il est évident que cet homme n'est pas en état de répondre, mais l'angoisse qui m'a saisie dès que j'ai réalisé que j'étais bel et bien prisonnière prend le dessus et me fait perdre contenance.

— Tu vas me répondre, oui ! T'es qui ? On est où, bordel ?

— Il s'appelle Étienne. Il ne répondra pas, il est drogué. C'est le prochain.

Je sursaute. La voix provient de la troisième cage.

— Le prochain quoi ? m'enquis-je, perplexe.

— Le prochain à mourir.

Un homme d'une soixantaine d'années sort de l'ombre et s'avance vers moi. Son air résigné amplifie ma panique.

— Qu'est-ce qu'on attend de nous ?

— Rien, si ce n'est notre mort... Au début, j'ai cru qu'on allait demander une rançon contre ma liberté. Mais les autres prisonniers n'étaient pas tous... « rançonnables ».

— C'est-à-dire ?

— Je ne les ai pas tous rencontrés, mais en discutant avec ceux que j'ai côtoyés, j'ai identifié un ancien toubib, un cantonnier de village et une directrice d'école. Étienne, lui, il est journaliste. À part le médecin, on va pas se mentir, les autres ne roulent pas sur l'or ! Vous faites quoi, vous, dans la vie ?

— Chirurgien.

Un sifflet d'admiration fuse.

— Vous exercez où ?

— À la clinique du parc impérial, à Nice.

Je vois un sourire carnassier se dessiner sur son visage tandis qu'il essaie de reluquer vers mon décolleté.

— Chirurgie plastique ?

— Oncologie.

Face à l'obséquiosité de son regard porcine, je ferme un bouton supplémentaire à mon chemisier. Les hommes sont-ils donc tous les mêmes ?

Au loin, un grincement métallique vient habiller le silence qui s'est imposé.

— Elle est revenue... balbutie le sexagénaire, en proie à une agitation soudaine

— Qui ça, elle ?

— La Chimère. Elle vient le chercher... Elle va l'amener et ça va recommencer. Je ne veux pas, non !

Dans mon dos, j'entends le martèlement régulier des talons sur le sol. Un pas lent, cadencé, de ceux qui indiquent une détermination sans faille.

La nervosité de mon compagnon de détention rejaillit sur moi. Au fur et à mesure que l'écho des pas approche, mes mains deviennent moites.

Lentement, une silhouette inhumaine apparaît.

Je déglutis avec peine, subjuguée et terrorisée par l'apparition mythologique qui me fait face dans le clair-obscur.

*

J'ai beau n'être que le monstre que j'ai souhaité devenir, mon cœur s'emballé quand je la vois. Sa présence m'émeut alors qu'elle n'est qu'une proie supplémentaire à afficher à mon tableau de chasse. Les souvenirs affluent et la colère reprend le dessus. La haine est mon plus grand atout mais c'est aussi une compagne difficile à maîtriser.

Je la scrute à son insu, jouissant de son visage éteint, de ses profondes rides et de ses yeux cernés de noir. Elle semble épuisée, à bout de force. J'aime l'idée que l'absence de sommeil la torture. Qu'elle souffre comme j'ai souffert. Elle a renié mon existence. Par sa faute, ma chienne de vie n'est que désolation. Bientôt, elle aussi sera prête à rejoindre la place qui est sienne. À mes côtés. En Enfer.

*

Melinda Alghieri était restée mutique durant toute la première séance. Rien d'étonnant à cela, le cas était fréquent. Mais on arrivait à la fin du second rendez-vous et elle n'avait toujours pas prononcé le moindre mot.

Les minutes s'égrenaient au rythme du tic-tac de la pendule.

Elle triturait un christ en croix qu'elle portait autour du cou, lointaine, inaccessible. Le psychologue restait toutefois sur le pied de guerre. Il pressentait qu'il se passerait quelque chose aujourd'hui. Il luttait donc depuis trente-cinq minutes contre une irrépressible envie de laisser son esprit vagabonder vers la soirée précédente. Sa concentration habituelle le fuyait : il devait cesser de sortir lorsqu'il travaillait le lendemain.

Alors que le temps dédié à la séance était presque écoulé, la petite femme gigota dans son fauteuil.

— Vous savez, docteur, murmura-t-elle avec difficulté, depuis vingt ans, on me force à essayer d'aller mieux. Personne ne s'est jamais soucié de savoir ce que je voulais vraiment.

On y était.

— Et qu'est-ce que vous voulez, madame Alghieri ?

Un léger silence plana dans le cabinet.

— Mourir, docteur. Simplement mourir.

La prendre à contrepieds. Ne pas la laisser jouer la victime.

— Qu'est-ce qui vous en empêche ?

— L'injonction à la résilience et au droit au bonheur. L'impression d'abandonner une fois de plus.

— Vous parlez de votre fille, n'est-ce-pas ?

Le psychologue s'évertuait à garder contenance devant sa patiente. Elle lui parlait. À lui. Celle qui ne s'était jamais vraiment livrée, aux dires de ses confrères. Il avait du mal à y croire.

Madame Alghieri regardait de nouveau ses genoux, cachant comme elle le pouvait les larmes qui affluaient. La gorge serrée, elle poursuivit :

— Elle avait treize ans quand elle est partie. Ce n'est pas dans l'ordre des choses d'enterrer son enfant. Ce cancer du sein, c'est moi qui aurais dû le développer, pas elle.

La sonnerie du minuteur retentit. Le docteur Duquesnoy aurait aimé le jeter contre le mur et poursuivre l'entretien. Mais la règle était la règle.

La femme se leva, déstabilisée par la facilité avec laquelle elle s'était livrée à cet inconnu, elle qui n'avait jamais laissé personne entrer dans sa tête.

— Au revoir, docteur, bredouilla-t-elle.

— Au revoir, madame Alghieri. Voyez avec ma secrétaire pour prendre un autre rendez-vous.

— Cela ne sera pas nécessaire. Personne ne peut m'aider.

Il lui sourit. Il avait entendu cette phrase si souvent.

*

— Notre dernière invitée est enfin réveillée... Bonjour, Léa.

Sa voix, bien que grave, est suave, enveloppante. Elle contraste étonnamment avec l'image du monstre qui me fait face. Je m'étais attendue à découvrir un homme, un minotaure, mais il semble que je me sois trompée. Sous la cape, je devine les talons, les collants et la jupe fuseau qui lui descend jusqu'au genou.

Mon cœur bat à tout rompre. Je suis tétanisée et étonnamment attirée par cette créature infernale. Elle me laisse la détailler avant de reprendre :

— C'est un plaisir de vous accueillir chez moi, ma chère. Vous me pardonnerez les conditions quelques peu sommaires de votre détention, mais je ne vous cache pas que vous n'êtes pas ici pour passer du bon temps.

Qui est-elle ? Quelle femme se cache derrière la bête ?

Il ne peut s'agir que d'une vengeance. Tous ces gens si différents, réunis en un seul lieu, cette mise en scène terrifiante...

Elle poursuit :

— Je vous invite à mettre à profit le temps qu'il vous reste pour discuter avec votre compagnon d'infortune. Vous êtes une femme brillante. Peut-être arriverez-vous à percer les raisons de votre présence ici. Si ce n'est pas le cas, vous les apprendrez au moment où vous ferez don de votre vie.

— Je ne...

— Suffit. Je ne suis pas là pour vous, aujourd'hui.

Son timbre s'est assombri et laisse sourdre sa colère.

Elle se détourne et reporte alors son attention sur Étienne, qui somnole dans la cage voisine. Elle ouvre la cellule, le prend par le bras et l'emmène vers le local illuminé, sans que celui-ci n'esquisse le moindre geste de révolte.

Je n'ai pas le temps de crier pour le faire réagir qu'ils disparaissent dans l'ancre de lumière. Mon compagnon murmure :

— Adieu, Étienne.

Sa résignation est telle que je sens mon âme se déchirer entre colère et désespoir.

*

Ma quête est en bonne voie.

Les coupables paient, les uns après les autres. Je leur inflige la brûlure atroce à laquelle ils n'ont pas cru, la douleur intolérable qu'ils ont minimisée.

En ce sein couvait la maladie immonde, celle qui épuise, qui brise les familles. Celle qui laisse les vivants éreintés, au seuil de la mort. Celle qui enlève des enfants à leurs parents, des parents à leurs enfants, des sœurs aux frères, des amis fidèles et dévoués à leurs proches.

Qu'ils se réjouissent de ma commisération. Leur châtiment terrestre ne dure que le temps, pour moi, de considérer qu'ils ont expié leur faute et qu'ils méritent la délivrance. Cette Mort, qu'ils appellent de leurs vœux avec toute la force de leur agonie, je leur offre de bon cœur, car je sais, au fond de moi, qu'elle les mènera vers les ténèbres éternelles. Dans le monde de la Chimère, la Rédemption n'existe pas.

*

Adrien Lebras détestait ce moment. Observer les corps se faire malmener pour éclaircir les causes d'une mort violente était déjà un exercice difficile en soi. Mais, comme si cela ne suffisait pas, il ne pouvait s'empêcher de voir les vies en devenir, fauchées pour des raisons obscures. Et cela le consumait, littéralement.

L'autopsie d'Adeline Mercier avait débuté sur les chapeaux de roues. Une immense brûlure, à l'origine de l'odeur nauséabonde qu'ils avaient identifiée sur la scène de crime, s'étendait sur le côté droit du thorax. Du sein jusqu'en bas des côtés, les chairs avaient été carbonisées au point de se détacher par plaques noirâtres.

Le bruit de la scie entamant la cage thoracique de la victime le fit grincer des dents.

— Capitaine, vous êtes blanc comme un linge, ça va aller ? s'enquit le médecin.

— Ça va aller, doc, maugréa l'officier, qui n'aimait pas être pris en défaut.

Le légiste haussa les épaules et n'insista pas.

Les conclusions de l'examen ne se firent pas attendre.

— Le corps présente des traces nettes d'anémie consécutives à un amaigrissement rapide. Cette femme a été enfermée, privée de nourriture et d'eau. On l'a brûlée gravement avant de l'achever avec un coup de couteau en plein cœur. Regardez, on voit que la lame a ripé sur les côtes avant d'atteindre son objectif. Quant aux brûlures, je pencherai pour l'utilisation d'un chalumeau. Il faut attendre les analyses sanguines mais il y a fort à parier qu'elle a été droguée. Les barbelés s'enfoncent à peine dans ses chairs : elle ne s'est pas débattue.

Adrien notait les éléments importants dans un carnet qu'il conservait dans la poche arrière de son jean.

— Capitaine, j'en ai vu, dans ma carrière, mais je dois avouer qu'aujourd'hui, vous m'avez gâté. Je vais avoir du mal à trouver le sommeil, ce soir !

Le téléphone de l'officier vibra, illuminant sa poitrine d'une lueur verte.

— Oui Camille, je t'écoute.

Le visage du policier se décomposa progressivement.

— Doc, je vous conseille d'aller chercher des somnifères si vous voulez roupiller cette nuit, ou du moins les prochaines... On a deux autres corps à vous amener.

*

J'ai beau me triturer les méninges, je ne vois pas qui peut m'en vouloir suffisamment pour en arriver à de telles extrémités.

— Je m'appelle Léa Dhennin. Ça ne vous dit rien ?

L'homme est prostré contre les barreaux de la cage. Il secoue la tête en signe de dénégation.

— Moi, je bosse en politique, je suis député. Je m'appelle Bernard Mézinnet. On a joué à ce petit jeu avec les autres, ça n'a rien donné.

— Il y a forcément quelque chose qui nous lie.

— Écoutez Léa, on a passé nos vies au peigne fin, jusqu'à nos passions les plus inavouables. Ça n'a rien donné. C'est juste une tarée, c'est tout.

— Je suis certaine que c'est plus compliqué que ce que vous imaginez.

— Vous voulez pas comprendre, hein... Y'a pas d'énigme ! Elle est folle à lier, c'est tout ! C'est vous, c'est moi, ça aurait pu être n'importe qui !

Sa voix s'étrangle dans sa gorge. Il enfonce son visage dans ses mains, résigné.

— Je suis le prochain, Léa. J'ai plus envie de me prendre la tête, vous comprenez ? C'est foutu, de toute manière !

— Vous êtes remontés combien de temps en arrière ?

Il me regarde avec l'air de celui qui comprend que je ne lâcherai rien. Je reprends :

— Je suis certaine que vous n'avez pas cherché assez loin dans votre passé !

— Ça fait quinze ans que je suis député ! Je sais bien que la vengeance est un plat qui se mange froid, mais tout de même...

— Et avant ?

— J'étais maire d'une petite commune dans le Gard.

Je bondis.

— J'ai fait mon internat à Bagnols-sur-Cèze ! Et aux infos, l'autre jour, j'ai vu qu'un type avait mystérieusement disparu dans le coin !

Je sens l'adrénaline irriguer chaque parcelle de mon corps. Je m'approche de la vérité. Ce disparu, c'est forcément un des prisonniers. Je m'apprête à interroger plus avant Bernard sur les autres détenus quand parviennent à nos oreilles des gémissements en provenance de la guérite.

Mon voisin se met à sangloter, serrant le traversin de sa paillasse contre ses oreilles.

— Ça recommence... Je vais devenir fou... Mon Dieu, aidez-nous !

Les plaintes se muent progressivement en hurlements déchirants. Je ne quitte pas la porte des yeux, incapable d'imaginer les sévices qui peuvent entraîner de tels cris. Puis, brutalement, le silence revient.

C'est fini.

Sous le choc, je réalise qu'il ne me reste qu'une issue pour m'en sortir : comprendre.

*

Un autre s'en est allé. Il a été libéré des souffrances qu'il endurait depuis que mon récit avait eu raison de sa psyché. J'aurais aimé partager avec le monde entier l'expression horrifiée de cet homme lorsqu'il a pris conscience de ses méfaits. Du poids de ses paroles. Des mots qui engendrent des maux. Grâce à mon action, il a compris qu'il s'était fourvoyé et qu'il n'y a pas de bon moment pour mourir. Il en a d'ailleurs fait l'amère expérience.

Je ne lui ai épargné aucun détail : les fourmillements, les élancements, la brûlure indicible, la lente agonie et le trépas ; le soulagement temporaire pour les proches, qui se mue progressivement en culpabilité.

Il a bredouillé mille excuses qui se sont transformées en supplications incompréhensibles lorsque le chalumeau s'est approché de ses chairs. Si sa bouche n'était plus à même de parler, ses yeux étaient un livre ouvert sur son âme. Il a imploré mon pardon, supplié inutilement. La terreur ruisselait de chacun de ses pores, comme si son corps vomissait les mots abjects qu'il avait osé prononcer devant ma mère. Les yeux exorbités, la bouche grande ouverte, il a hurlé longtemps pendant que les flammes le caressaient langoureusement, puis il a perdu connaissance. Lorsqu'il est revenu à lui, je l'attendais, une fine lame à la main. Je l'ai détaillé une dernière fois avant de lui murmurer : « Alors, est-ce un bon moment pour mourir ? ». Je n'ai pas attendu qu'il réponde. Ses yeux parlaient pour lui.

*

Adrien et Camille faisaient le point.

Trois victimes. Trois morts d'une ineffable violence. Le côté droit du thorax brûlé au chalumeau. Un coup de couteau dans le cœur. Les deux autres corps n'avaient pas été exposés de manière aussi sensationnelle que celui d'Adeline Mercier, mais le mode opératoire était similaire.

Les victimes ne semblaient avoir aucun lien entre elles, du moins dans leur passé récent.

— On est dans la merde, Chef, souffla Camille d'un air dépité, après plusieurs heures de recherche qui n'avaient rien donné.

Adrien lui jeta un regard qui ne souffrait aucune contestation : il fallait persévérer.

— Je vais appeler Jasper, tenta-t-elle de se rattraper.

— Ton journaliste ? Il est pas mort, depuis le temps ? se moqua Adrien pour détendre l'atmosphère.

— Un peu de respect pour les vieux, capitaine ! Il est la mémoire du coin. Peut-être que le nom des victimes lui évoquera quelque chose.

Adrien acquiesça. Il n'aimait pas faire entrer les journalistes dans ses enquêtes, mais ce bougre de Jasper les avait déjà sortis de situations délicates. Et aujourd'hui, cette enquête venait détrôner les plus complexes qu'il avait eu à résoudre.

Camille sortit du bureau et se dirigea vers le square situé à deux pas du commissariat. Le temps maussade avait fait fuir les quelques familles qui y avaient leurs habitudes. Elle serait tranquille.

Il décrocha à la première sonnerie :

— La petite renarde ! Ça fait longtemps que tu n'avais pas appelé ! lança-t-il d'un ton guilleret mâtiné d'un soupçon de reproche.

— Bonjour Jasper ! Comment te portes-tu ?

— Comme un vieux monsieur dont le corps commence à donner des signes de fatigue ! Mais je suppose que tu n'appelles pas pour prendre des nouvelles de mon dos et de mes genoux !

— On ne peut rien te cacher !

Camille lui exposa les faits, leurs hypothèses de travail et leur besoin de remonter dans le temps pour explorer la thèse de la vengeance. Elle lui donna les noms des victimes : Adeline Mercier, la directrice d'école, Etienne Mornac, le journaliste et Jean Vigier, un médecin à la retraite.

— Comme ça, ça ne m'évoque rien de concret, bien que le nom d'Adeline Mercier me dise quelque chose. Laisse-moi un peu de temps pour faire des recherches. Je te rappelle dès que je tiens une piste.

Camille raccrocha, le sourire aux lèvres. S'il y avait une chose que l'expérience lui avait apprise, c'est que si Jasper ne trouvait rien, c'est qu'il n'y avait rien à découvrir.

*

Le docteur Duquesnoy attendait toujours leurs séances avec impatience. Comme il l'avait pressenti, sa patiente avait rapidement rappelé pour prendre rendez-vous. Ils se voyaient désormais deux fois par semaine.

— Comment vous sentez-vous, aujourd'hui, Mélinda ? lui demanda-t-il devant une Monique qui tordait le nez.

Une fois la porte close, chacun s'installa à sa place habituelle.

— Je ne comprends pas, docteur, les cauchemars sont de plus en plus violents. Chaque matin, j'ai l'impression d'avoir été rouée de coups tant je suis fourbue.

Le praticien attendait ce moment. Celui où il devenait nécessaire de mettre un coup de pied dans la fourmilière. Mélinda Alghieri ne se doutait pas de la teneur de la séance qu'elle allait subir ce jour-là. Elle regardait son psychologue avec une confiance absolue, qu'elle ne s'expliquait toujours pas. Elle se livrait désormais sans retenue, comme si elle parlait à un ami ou à un membre de sa famille.

Le docteur lui annonça d'une voix grave :

— Il va falloir que nous abordions certains points de votre histoire que nous avons passés sous silence... Votre famille.

Imperceptiblement, la femme se raidit et rétorqua froidement :

— Je vous ai tout dit sur ma fille.

— Je ne vous parle pas de Louisa...

Il s'était penché vers elle et avait posé la main sur la sienne. Les yeux dans les yeux, ils se dévisagèrent un long moment, madame Alghieri pâlisant progressivement. Elle soupira en secouant la tête, comme pour évacuer une idée saugrenue :

— Cela fait si longtemps... Louisa a toujours eu une santé fragile, dès son plus jeune âge. C'était ma merveille, vous savez. Je devais la protéger, c'était ma mission. Elle était tout pour moi et je n'avais de place dans mon cœur pour personne d'autre.

Troublé, le médecin s'était levé et regardait par la fenêtre.

— Je n'ai pas compris ce qui m'arrivait lorsque j'ai accouché, la seconde fois. Je n'avais rien vu, rien deviné. J'ai eu mal, puis une irrépressible envie de pousser. On m'a dit que j'avais fait un déni de grossesse.

Elle laissa passer quelques instants, comme si elle se remémorait cet événement traumatique avant de poursuivre :

— Ce bébé, je n'en voulais pas. J'avais ma Louisa, elle me suffisait. Si mon mari n'avait pas été là, qui sait ce que j'aurais fait ? J'étais tellement en colère contre cet enfant qui s'était caché en moi, qui avait pompé l'énergie vitale dont j'avais tant besoin pour m'occuper de ma fille.

— Qu'avez-vous fait de lui ?

— J'ai essayé de l'aimer mais ça n'a pas été possible. Sa présence m'était insupportable. Celle de son père aussi. Je lui ai demandé de partir avec l'enfant au bout de quelques mois.

— Et Louisa, dans tout ça ? N'était-elle pas heureuse d'être grande sœur ?

— Non, elle non plus ne comprenait pas la présence de ce nourrisson, qui n'était qu'une pâle copie d'elle-même. Et son regard...

— Quoi, son regard ?

— Les yeux du diable... Vairons.

Elle se signa. Le psychologue tenta de détendre ses épaules nouées par des mouvements de tête. La tension dans la pièce était palpable.

— Vous les avez revus ?

— Une fois, pour l'enterrement de ma princesse.

— Vous n'avez pas cherché à renouer le contact avec eux ?

— Non. Ils sont morts en même temps qu'elle à mes yeux. Comment osaient-ils vivre alors qu'elle, elle n'était plus ? Je les ai haïs pour ça, si vous saviez à quel point !

— Vous aviez besoin de trouver des coupables à votre chagrin.

— Oh, des coupables, il y en avait ! lança-t-elle, en proie à une rage à peine contenue. Je les ai traqués, assignés en justice ! Médecins, politiques, tous ! Je me suis battue pour qu'on reconnaisse qu'il y avait eu négligence, que ma fille était morte à cause d'eux !

Le docteur lui souffla d'une voix douce :

— Et quel a été le résultat de tout ça, Mélinda ?

— Le néant... J'ai tout perdu.

Elle fondit en larmes. Le médecin, profondément ému, contourna la table qui le séparait d'elle et, à l'encontre de toute règle de déontologie, la serra contre lui.

— Je ne regrette rien, ajouta-t-elle dans un souffle. Si c'était à refaire, je ne changerais rien à mes actes. Je n'ai plus de famille. Et je n'en aurai plus jamais.

*

Le bruit des talons, une nouvelle fois, qui claquent sur le sol de pierre. Etienne n'a plus donné signe de vie. Bernard a raison, elle l'a tué. La silhouette apparaît. Sa démarche est plus vive qu'à l'accoutumée, saccadée. On la sent crispée, en proie à une fureur terrible. Elle s'installe au milieu de sa ménagerie, sur son fauteuil écarlate.

Elle joint les mains sous son menton et se plonge dans une intense réflexion, oubliant notre existence.

Bernard a l'air aussi surpris que moi par son attitude. Soudain, elle bascule la tête en arrière et dévoile son visage dans un éclat de rire diabolique.

Sa peau est couverte de poudre blanche, et ses yeux, rehaussés de rouge et de noir, amplifient la folie qui s'en dégage. Sa bouche, écarlate elle aussi, laisse entrevoir une dentition parfaite. Je suis incapable de lui donner un âge, ni même de discerner ses traits sous son maquillage. Mais un élément me gêne, dans ces traits figés par la folie, sans que j'arrive toutefois à mettre le doigt dessus.

— Mes agneaux, nous dit-elle, si vous saviez la folle journée que je viens de passer !

Les révélations sont douloureuses mais salvatrices ! Vous en ferez bientôt l'expérience. En attendant, j'ai amené de quoi vous sustenter.

Elle fait glisser un sac en papier kraft entre les barreaux. Sandwich et bouteille d'eau. Je salive immédiatement. Cela fait au moins quarante-huit heures que je n'ai rien mangé. La vue de la nourriture réveille immédiatement d'ignobles crampes d'estomac.

Alors que mes mains tremblantes s'escriment à ôter la cellophane qui entoure le pain, Bernard me chuchote :

— Mangez pas. La dernière fois, on a tous été malades.

Le désespoir fond sur moi. J'ai tellement faim que j'envisage de dévorer quand même ce que la Chimère vient de nous donner. Le début de l'avilissement le plus total.

Elle nous contemple depuis son fauteuil, un sourire mauvais au coin des lèvres, attendant de savoir quel sera notre choix. Je décide finalement de me contenter de la bouteille d'eau, que je vide à moitié, sans la quitter des yeux. Son sourire s'agrandit. Je sens rapidement les premiers étourdissements. Je peine à rester consciente. J'ai juste le temps de m'affaler sur ma paillasse avant de sombrer dans un sommeil peuplé de cauchemars.

*

Le véhicule de Camille filait à toute vitesse vers le commissariat, sirène hurlante et gyrophare allumé. Après plusieurs jours d'enquête, Jasper l'avait rappelée. Grâce à son réseau, il avait réussi à trouver le point commun dont sa mémoire avait gardé la trace.

Et qui dit point commun dit grande avancée dans la compréhension du mobile.

Adeline Mercier. Un patronyme qui avait fait jaillir l'étincelle d'un souvenir chez Jasper. Un fait divers sordide, en pleine période de Noël. En remonter la trace avait demandé des heures de travail, mais les résultats étaient là.

Camille freina dans un crissement de pneus de tous les diables. Le capitaine Lebras s'engouffra dans l'habitacle et n'avait pas encore bouclé sa ceinture que la jeune femme faisait de nouveau rugir le moteur, laissant adhérer de la gomme au bitume.

Tandis que la berline sinuait dans les rues étroites de la vieille ville, le capitaine souffla à sa partenaire :

— Bien joué, Camille... T'avais raison : c'est dans les vieux pots qu'on fait les meilleures soupes... Maintenant, explique-moi tout.

La jeune femme éclata de rire en grillant un feu rouge, avant d'entamer son récit :

— Il y a vingt ans, une jeune fille de treize ans, Louisa Alghieri, a succombé à un cancer du sein extrêmement rare et très virulent. Les parents ont consulté à maintes reprises, sans jamais que l'on évoque la possibilité d'avoir développé cette saloperie. Jean Vigier, notre cadavre numéro un d'après le légiste, était le médecin de la famille. Il croyait que la petite simulait la douleur. Adeline Mercier, quant à elle, était la directrice de l'école de Louisa. Mélinda Alghieri hurlait à qui voulait l'entendre que le cancer de sa fille était dû aux produits toxiques utilisés lors des travaux de réfection de l'école. Elle avait demandé une analyse des cheveux de sa gamine, qui contenaient une quantité de plomb assez incroyable. Bref, face à la directrice qui essayait de rassurer les autres parents, elle est devenue violente et a dû être emmenée au poste. Elle a dû faire un bilan psy qui a diagnostiqué une dépression sévère et un trouble paranoïaque. Elle a été internée. J'ai appelé l'hôpital psychiatrique : elle est sortie il y a quelques mois à peine, sous réserve d'un suivi régulier.

Adrien siffla d'admiration.

— Sacré boulot... Et notre dernier larron ? Etienne...

— Mornac. Le journaliste. On creuse encore la piste. Apparemment, il aurait refusé de faire un article sur ce sujet.

— On avance bien. Tu remercieras Jasper. Et maintenant, tu veux bien me dire où on va ?

— Chez le psy qui a commencé à suivre Mélinda Alghieri à sa sortie de l'hôpital : Thibaut Duquesnoy. J'ai d'abord joint le centre qui héberge la mère de Louisa : personne ne l'a vue depuis quarante-huit heures ! Elle s'est volatilisée. Et le dernier à l'avoir vue, c'est lui !

Silencieux, le capitaine acquiesça, tentant de mettre de l'ordre dans les pièces du puzzle qui s'imbriquaient les unes dans les autres progressivement.

— Et il y a autre chose ! continua Camille. Jasper a relevé les identités de toutes les personnes qui ont été mentionnées dans la presse lors des interviews de Mélinda Alghieri. Devine quoi : les deux dernières personnes incriminées ont disparu récemment. Léa Dhennin, une oncologue qui faisait son internat aux urgences de Bagnols-sur Cèze à l'époque des faits et qui aurait dit à madame Alghieri que les cancers du sein à cet âge étaient impossibles, et Bernard Mézinnet.

— Le député ?

— Lui-même...Il était maire de la bourgade où toute l'histoire s'est déroulée. Si des produits toxiques avaient été utilisés dans l'école, il en était responsable pénalement.

Adrien soupira et pinça l'arrête de son nez. Cette histoire se complexifiait autant qu'elle devenait limpide. Et quand la politique se mêlait au judiciaire, cela ne donnait jamais rien de bon.

*

Ma tête lourde et ma langue pâteuse me rappellent que l'eau a été droguée. J'essaie de me redresser mais, prise d'un vertige, je dois reposer la tête sur l'oreiller. Les idées ont du mal à s'enchaîner dans mon esprit embrumé. Je me tourne vers la cage de Bernard et le vois, inconscient, appuyé contre les barreaux, la tête basculée en arrière. Je l'appelle malgré mes difficultés à articuler, sans succès : il ne réagit pas, encore sonné par les effets de la substance qu'elle a versée dans nos bouteilles. J'entreprends à nouveau de me dresser sur mes jambes. Cela me coûte, mais en m'accrochant aux barreaux, je finis par y arriver. J'esquisse quelques pas maladroits pour me rapprocher de lui. Je remarque aussitôt sa chemise ouverte et distingue une tache sombre qui couvre son thorax. Une odeur de chair carbonisée me prend à la gorge. Je suis saisie d'un frisson de terreur et me laisse tomber à terre, incapable de détourner le regard de la scène immonde à laquelle je suis confrontée.

— C'est pas possible... répétai-je en boucle comme si cela pouvait effacer la réalité.

Les talons qui claquent sur le sol. Elle revient ! C'est la fin. C'est mon tour...

Je pense à tous les projets que je n'ai pas menés à bien, à tout ce que j'ai remis à plus tard, arguant que j'étais jeune. On ne sait finalement jamais le temps qu'il nous reste.

Quelque chose est différent, cette fois. Elle n'est pas seule. Je perçois des gémissements. Elle apparaît, accompagnée d'une femme sans âge qui semble avoir du mal à soutenir son propre poids. La créature la traîne sans difficulté, sans poser ne serait-ce qu'un regard sur elle avant de la jeter sans ménagement au pied du fauteuil dans lequel elle s'installe, avec la dignité d'une Reine.

J'assiste alors à une scène incroyable dont je ne comprends ni les tenants, ni les aboutissants. La Chimère se penche et plante son regard dans celui de la nouvelle détenue. Un sourire carnassier se dessine sur son visage alors qu'elle retire habilement les lentilles qu'elle porte. En face d'elle, la femme pousse un hurlement et perd connaissance.

La créature la prend dans ses bras et la dépose avec beaucoup de délicatesse sur la paille de la cage d'Etienne. Elle reste assise un instant à ses côtés, lui caressant les cheveux, comme on le ferait à son enfant.

Brusquement, elle semble se rappeler ma présence et tourne son visage torturé vers moi.

*

Adrien Lebras tapa du poing sur le comptoir de la salle d'attente, qui vibra sous l'impact.

— Comment ça, il est parti !

Monique rentra la tête dans les épaules avant de poser un regard implorant vers le capitaine :

— Il a dit qu'il devait s'absenter pour une urgence, qu'il n'en avait pas pour longtemps. Je ne pouvais tout de même pas le retenir !

— Vous auriez dû ! tempêta le capitaine, au bord de l'explosion.

Camille posa une main apaisante sur le bras de son supérieur, lui indiquant qu'elle prenait la relève.

— Pensez-vous que son absence pourrait avoir un lien avec Madame Algieri ?

L'angoisse de Monique disparut instantanément et les travers de sa personnalité s'affichèrent sur son visage.

— Je savais bien qu'elle était pas nette, celle-là !

— Vous pouvez être plus précise ? lui demanda Camille d'une voix engageante.

La secrétaire se gonfla de fierté : la Police lui demandait son avis ! Ses amies allaient être vertes de jalousie quand elle leur raconterait tout ça !

Elle poursuivit :

— Depuis qu'elle consulte le docteur, il a changé. Lui, si professionnel habituellement, s'implique trop avec elle. Pour vous dire, il la tutoie ! Et il la voit beaucoup plus souvent que ses autres patients !

Adrien, calmé, s'immisça dans la discussion :

— Vous pensez qu'ils pourraient avoir une relation intime, tous les deux ?

— Il y a quelques semaines, je vous aurais ri au nez, mais aujourd'hui, je ne suis plus sûre de rien... Je ne comprends pas, un si bel homme, avec une vieille bique comme elle... Elle ne ressemble à rien... et puis il y a la différence d'âge !

Les enquêteurs comprirent que derrière ces mots assassins, Monique cachait sa déception de n'avoir pas été choisie par Duquesnoy. Cette dernière, inquiète, réalisa que toutes ces questions n'étaient pas anodines :

— Il n'est pas en danger au moins ?

Les policiers éludèrent la question, bien incapables d'y répondre au demeurant.

— Et où habite-t-il, votre docteur ?

— Il a un appartement en centre-ville, mais je l'ai entendu évoquer une fois ou deux une propriété dans l'arrière-pays, près de la cascade de Redebras.

Adrien avait déjà lancé un appel sur le terminal de son équipe. Il envoya deux hommes fouiller l'appartement, par acquit de conscience. Le légiste avait insisté sur les tortures et l'enfermement. Difficile d'imaginer cela possible dans un deux pièces du centre-ville. Il demanda en urgence la localisation de l'adresse de la maison de campagne de Duquesnoy. Il lui fallait aussi des informations complémentaires sur la famille de Mélinda Alghieri.

Camille, elle, triturait nerveusement le bout de son nez, sourcils froncés, plongée dans une intense réflexion.

— À quoi tu penses ? lui demanda le capitaine.

— Je sais pas... Il y a quelque chose qui me chiffonne, mais je n'arrive pas à mettre le doigt dessus. Tout ça n'a pas de sens, quelque chose nous échappe...

Le portable de Lebras sonna et il se détourna de sa collègue un instant :

— C'est bon, la perquisition est autorisée. Monique, pouvez-vous nous ouvrir le bureau du docteur Duquesnoy, je vous prie ?

Ils pénètrent dans une vaste pièce que les persiennes fermées plongeait dans une agréable semi-obscurité. Un bureau en acajou occupait le fond de la pièce. Pas d'ordinateur visible, simplement des carnets. Pendant qu'Adrien fouillait le bureau, Camille parcourait la pièce, s'imprégnant de l'ambiance. Une immense bibliothèque couvrait un pan entier de mur : psychologie, sociologie, ethnographie, mythologie, histoire... Le psychologue était un touche-à-tout, apparemment. Elle effleura la tranche des ouvrages, tous plus volumineux les uns que les autres, se disant qu'elle n'aurait pas assez d'une vie pour lire tout ça. Son regard s'attarda sur une photographie encadrée, posée dans l'angle le moins éclairé de la bibliothèque. Un couple entourait un adolescent aux yeux tristes et au sourire figé, cherchant à cacher un certain malaise qui transparaissait toutefois.

L'illumination qu'elle attendait la cueillit.

— C'est quoi, le prénom du docteur Duquesnoy, déjà ?

Depuis la porte, postée comme une vigie, Monique répondit du tac-au-tac.

— Thibaut, pourquoi ?

Le visage de Camille s'illumina. La pièce manquante du puzzle venait de s'imbriquer parfaitement dans l'ensemble qu'elle s'escrimait vainement à comprendre jusqu'à présent.

*

La porte de la cage grince lorsque la Chimère la pousse. Elle se place si près de moi que je peux humer les effluves de son parfum, boisé. Je sens son souffle sur mon visage. Plus grande que moi, je dois lever la tête pour planter mon regard dans le sien. Je tressaute. C'était donc ça...

— Alors, ma petite Léa, as-tu compris les raisons de ta présence ici ? Non... Bien sûr que non. C'est inimaginable, à quel point on peut influencer sur la vie des autres, sans même en avoir conscience. C'en serait presque fascinant, si toi et tes petits camarades n'avaient pas ruiné mon existence !

— Je ne sais pas qui vous êtes, bredouillai-je, comme pour me dédouaner.

Elle éclate d'un rire cristallin qui résonne sur les parois de pierre. Bernard avait sûrement raison, elle est tout simplement folle. Je jette un œil à son cadavre et réalise qu'il n'a plus peur, là où il est.

Une petite voix brise le silence qui s'était installé.

— Elle ne t'a rien fait. Laisse-la. Je suis la seule coupable ici.

Je sens le monstre se raidir. Son regard vif lance des éclairs de rage.

— Comment oses-tu dire une chose pareille ! tonne la Chimère sans me quitter des yeux. Tu ne te souviens pas d'elle, de ce qu'elle t'a dit ?

— Bien sûr, que je me rappelle. Mais toi, comment sais-tu tout cela ?

— La presse a fait ses choux gras de cette histoire. Il n'était pas bien difficile d'obtenir des informations, des noms. J'ai remonté la piste de tous ceux qui ont... qui ont... brisé ma vie, notre vie !

— Pourquoi ?

— Pour toi. Pour que tu te libères du poids de sa mort, pour la venger, pour que tu me regardes enfin comme ton enfant !

— Tu ne seras jamais mon enfant. Tu ne la remplaceras jamais. Tu n'es pas elle, même grimé en femme !

Elle avait hurlé son mépris avec une telle hargne que j'en restais pantoise. Un homme ? La Chimère rugit de douleur et me jeta sur le lit de camp, m'écrasant de tout son poids, avant de me cracher au visage :

— Tu paieras comme les autres. Comme le vieux docteur qui n'a cessé de clamer que ma sœur s'écoutait trop ; comme ce gros con de député qui a enterré l'histoire des matériaux toxiques auxquels elle a été exposée à l'école ; comme la directrice qui disait aux autres parents que ma mère était folle ; le cantonnier, qui savait mais n'a rien dit et le journaliste, qui a refusé de l'écouter parce qu'à Noël, on n'a pas besoin d'histoires sordides. Toi, tu as dit qu'un cancer à treize ans, ça n'existait pas. À cause de toi, ma sœur a souffert de longs mois alors qu'elle aurait pu être soignée. Ces mots, salope, je vais amèrement te les faire regretter.

La Chimère sortit de sa cape un chalumeau portatif qu'elle posa par terre. Puis, elle arracha les boutons de mon chemisier, découvrant mon soutien-gorge. Des larmes de désespoir coulaient sur mes joues. Je me souvenais.

*

Plusieurs véhicules, toutes sirènes hurlantes, se succédaient sur les petites routes de l'arrière-pays niçois, direction la cascade de Redebraus. Trente minutes de route depuis le centre-ville. La sonnerie d'un téléphone rompit le silence monacal de l'habitable.

— On a l'adresse, on n'est plus très loin.

Camille enfonça la pédale de l'accélérateur alors que l'itinéraire des derniers kilomètres s'affichaient sur l'écran de bord. À chaque virage, le véhicule penchait dangereusement, les pneus crissant dans une tentative désespérée d'adhérer à l'asphalte.

Le convoi stoppa lorsque le GPS indiqua qu'ils étaient arrivés à destination. Au milieu de rien. Pas de portail, pas de boîte aux lettres, pas d'habitation visible. L'équipe sortit des véhicules, perplexe. Le soleil de la fin d'après-midi dorait de sa lumière printanière ce côté du vallon. La végétation encore balbutiante permettait une visibilité idéale.

Adrien s'approcha du bord de la route, abrupt à cet endroit. En contrebas, un reflet attira son attention. Il attrapa les jumelles dans la boîte à gants : un véhicule, même modèle que celui du psy. Ils le tenaient.

*

— Votre sœur était venue aux urgences pour des douleurs au sein droit, c'est ça ?
La Chimère acquiesce.

— La mémoire te revient, petite Léa. Tu étais interne, à l'époque.

J'inspire profondément, me redresse légèrement en me contorsionnant dans l'espoir d'atteindre l'agrafe de mon soutien-gorge. Je ferme les yeux alors que le tissu glisse sur ma peau.

Les secondes me paraissent des heures. Le poids sur mes jambes s'envole soudain. J'ouvre les paupières. Debout à côté de moi, la Chimère détaille mon torse, privé de ses seins.

— Quand vous êtes venus consulter, ce jour-là, je venais d'apprendre que j'étais aussi atteinte d'un cancer du sein. Ma mère et ma grand-mère en étaient mortes dans la fleur de l'âge, mais je n'avais même pas trente ans ! Je ne voulais pas y croire, j'en voulais au monde entier.

Je rabats les pans de mon chemisier déchiré sur les cicatrices que j'ai encore du mal à regarder.

— Je n'ai jamais souhaité faire de chirurgie réparatrice. Ces marques dans ma chair me rappellent chaque jour pourquoi j'ai choisi de travailler en oncologie.

J'étouffe un sanglot tandis que je me tourne vers la mère de cette jeune fille que j'ai abandonnée à son sort :

— Je n'ai pas su lire votre détresse, je m'en rends compte aujourd'hui. Je m'en veux tellement... J'ai failli à mon serment. Votre fille est morte à cause de moi. Si vous saviez comme je regrette...

Je fonds en larmes, soulagée de comprendre les raisons de ma présence ici. Je n'ignore pas l'issue fatale mais je l'accepte désormais. Je me tourne vers mon bourreau :

— Faites ce que vous avez à faire. Ce n'est que Justice.

La Chimère semble hésiter. Elle me dévisage, en proie à un conflit intérieur que je devine. Je prends le chalumeau et lui tends.

— Ne fais pas ça, la pria sa mère. Ça ne changera rien à l'histoire. Ni au passé, ni à l'avenir.

La créature saisit le chalumeau et l'envoie valser à travers la cage.

—Tu as connu la souffrance, ta chair est marquée par ton combat. J'ai espéré mériter l'amour de ma mère en lui apportant la vengeance. J'ai eu tort : elle ne m'aimera jamais.

D'un geste désinvolte, elle enlève la capuche qui couvrait sa tête, et, du revers de sa manche, efface en partie le maquillage qui couvrait son visage.

Je fronce les sourcils, estomaquée. La créature mythique, la Chimère, est en effet un homme dont les traits fins se devinent derrière les coulures de rouge et de noir qui strient ses joues.

— Je suis désolée, Thibaut, murmure sa mère, de ne pas avoir eu la force de t'aimer.

Il sourit tristement.

— Tout cela n'a plus d'importance, maintenant.

Thibaut Alghieri ramasse le chalumeau et sort de ma cellule, laissant la porte grande ouverte. Je devine les larmes ruisseler sur son beau visage alors qu'il se place sous le lustre. La flamme du chalumeau qu'il vient de mettre en marche réchauffe l'atmosphère glaciale avant d'embraser la cape couleur de nuit. En quelques secondes, l'homme se transforme en torche humaine. Ses cris déchirants se mêlent à ceux de sa mère. Le corps finit par s'affaisser. Un silence de mort s'abat sur les lieux. Prostrée, je suis incapable de bouger. Je reste là un long moment, jusqu'à ce qu'un fracas de tôle me sorte de ma torpeur.

*

Lorsque le mari de Mélinda Alghieri s'était vu contraint de quitter le domicile conjugal en compagnie de son fils, sa vie avait basculé. Emporté par la dépression et par l'alcool, on lui avait retiré Thibaut à ses deux ans. Ce dernier avait été placé en famille d'accueil chez la famille Duquesnoy, qui, à l'adolescence, avait adopté officiellement l'enfant. Cette scène était immortalisée par un joli cliché, encadré dans la bibliothèque du psychologue. Camille avait immédiatement reconnu le petit garçon aux yeux vairons dont la photo figurait dans le dossier de Mélinda Alghieri.

Deux ans auparavant, après avoir hérité de ses parents adoptifs, il avait acquis une petite propriété dans l'arrière-pays niçois, composée de plusieurs bâtiments d'habitation et d'une ancienne carrière désaffectée. Nichée au cœur d'un vallon escarpé, elle était invisible depuis la route.

Lorsque l'équipe avait investi les lieux, ils avaient découvert les corps d'Étienne Mornac et de Bernard Mézinnet ; celui, carbonisé, de Thibaut Alghieri et celui de sa mère, dont le cœur avait lâché face au spectacle de son fils agonisant. Ils avaient pris en charge Léa Dhennin, seule rescapée du drame, qui avait été conduite à l'hôpital en état de choc. Les médecins ne savaient pas encore quelles seraient les séquelles de son expérience sur son esprit.

Lorsque Camille rentra chez elle après avoir déposé Adrien à son domicile, le soleil était couché depuis longtemps. Le dernier corps, celui du cantonnier, était introuvable. Elle congédia la baby-sitter qui s'occupait de Noah, son fils, de la sortie de l'école au moment où elle rentrait enfin chez elle. Elle entrebâilla la porte de sa chambre et contempla quelques minutes l'enfant endormi dont la poitrine se soulevait paisiblement.

Elle se prépara un bourbon coca, qu'elle sirota, confortablement installée sur son balcon. La fraîcheur n'empêchait pas la vie nocturne et elle prit plaisir à observer quelques groupes de jeunes gens se rendre dans la discothèque située quelques rues plus loin. Attila, son chat, se lova sur ses genoux, réclamant des caresses en ronronnant comme un moteur poussif. Transie de froid, elle finit par rentrer et dirigea vers la salle de bain. L'eau brûlante lui fit un bien fou et termina de détendre les contractures de son cou. Il fallait qu'elle se décrasse. L'odeur de chair brûlée était tenace et paraissait s'être incrustée en elle.

Alors qu'elle se savonnait, elle passa les doigts sur la petite boule dure qu'elle sentait dans son sein gauche, depuis maintenant quelques mois. Ce n'était sûrement rien. Et puis, à son âge...

Elle repensa au calvaire de Louisa.

À la solitude de Thibaut.

À la souffrance de cette famille qui s'était éteinte ce soir.

Il était peut-être temps de consulter.

Fin